

# I

## . BOITE NOIRE :

### La multiplicité piétinée

Romulus et Remus, jumeaux albains abandonnés, tètent le sein sec de la louve, je dis sein sec puisque en latin la louve indique la putain, une putain de lupanar. Faux fils de putain, vrais fils de vestale et de Mars, légendaires, fils de violence et de viol, fils du dieu de la guerre et d'une prêtresse chaste et sauvage, Romulus et Remus sont petits-fils aussi de frères ennemis. Le meurtre entre les frères n'a pas commencé aujourd'hui.

Romulus, donc, tue Remus et il fonde Rome.

Je veux raconter cette fondation, je veux savoir ce qu'elle signifie, je veux comprendre ce geste et, peut-être, la ville. Je le ferai naïvement, j'arrive au bord du Tibre sans idées, sans méthodes, sans armes, seul.

Romulus tue Remus et Rome fut fondée.

Mais avant. On raconte, avant cette histoire et sur les mêmes lieux, une légende. Un jumeau, Romulus, vient d'exécuter son jumeau, ici même, et il sacrifie. A Hercule en particulier. Hercule était passé là. Héraclès, le jumeau d'Iphiclès, y avait tué Cacus. Comme si un meurtre précédait toujours un meurtre. Comme si une fondation ne suffisait pas pour commencer, vraiment. Comme si une origine demandait son origine.

Nous ne saurons jamais sans doute s'il y a un mot de vrai dans tout cela, de vrai au sens de l'histoire naïve, nous ne saurons jamais sans doute quand le mythe, doucement, descend sur la terre, sur la terre des phénomènes. Tite-Live le savait-il ? Tite-Live hésite, il raconte prudemment, il rapporte des traditions. Le savons-nous, après deux millénaires d'études ? Tant de gens se prétendent délivrés des mythes qui ne disent que des mythes. Mais, tout à coup, tout change. Depuis le début, depuis le départ d'Enée après la prise de Troie, il s'agissait de Rome, de ses fondateurs et de leur généalogie longue, voici une légende, brusquement, voici un récit dans le récit, bien défini, comme un cartouche dans un tableau, comme une

légende au bas d'une carte. Il s'agissait des hommes, Enée, Latinus, Romulus, voici un dieu, Hercule. C'était le lieu urbain, voici une pelouse, prairie grasse pour les bœufs. On y parlait latin, voici qu'on parle grec : Géryon, Cacus, Evandre. Tout à coup, les noms propres sont hellènes, et l'air est divin.

Tite-Live, I, VII.

Les dieux passent avant les rois. Un héros devient dieu aux lieux où le jumeau devient roi. Hercule monte sur l'autel, Romulus sur le trône. Romulus a tué Remus, Hercule a tué Cacus. Romulus a risqué sa vie dans la bataille à mort, au milieu de la tourbe. Hercule a risqué sa vie dans la foule des pâtres du voisinage, tous venus secourir Cacus. Hercule a été reconnu dieu, fils de dieu par Evandre, Romulus cherche la reconnaissance, il cherche une légitimité. La légende intervient au milieu du récit légendaire par changement de langue, par changement de registre, de ton, par changement d'échelle, d'état, d'espace et de temps, on dirait une métalangue. Une légende, au sens des cartes, est toujours écrite en une métalangue. Ce qui est écrit en latin est, peut-être, latent : caché, codé, à déchiffrer. Cette idée du latin n'est pas mienne, elle est traditionnelle. Et si ce qui était mis en grec était clair? Et si la légende grecque illuminait l'ombre latine? Et si l'histoire, difficile, trouvait là sa philosophie ? Oui, légende veut bien dire : comment lire ce qui est à lire.

Bien définie, découpée, marquée au milieu de ladite histoire, la légende, peut-être, en déchiffre les mécanismes. Nous avons si souvent expliqué la légende par l'histoire qu'on nous pardonnera de risquer l'inverse, une fois. On nous pardonnera en pensant que la légende herculéenne, ici, ressemble en bien des points à *l'Hymne homérique à Hermès*. J'ai coutume de faire confiance à Hermès. Il est le dieu du code et du secret.

Remus vient de mourir, soit tué par son frère au voisinage des murailles, de l'autre bord de leur dessin, soit frappé au milieu de la foule, de la tourbe, qui discutait passionnément à propos des vautours. Mort déchiré au milieu des vautours.

Romulus, resté seul, sacrifie. Or il sacrifie à Hercule, parmi d'autres rites albains. Hercule passe en étranger dans le récit latin. Etranger par sa grécité, par sa fonction guerrière dans le règne du premier roi. Il vient d'expédier Géryon, au cours d'un combat triple, et de lui voler ses bœufs, d'une admirable beauté. Fatigué, il repose dans l'herbe épaisse. Or, pendant son sommeil, Cacus, pâtre du voisinage, veut lui voler ses bœufs,

et les cacher dans sa caverne. Tite-Live semble ignorer les trois têtes de Cacus, il n'importe. Celui-ci, profitant de la nuit, entraîne les plus belles bêtes à reculons au-dedans de son antre, en les tirant par la queue, ainsi leurs traces ne sont tournées que vers l'extérieur. A l'aurore, Hercule, éveillé, cherchant ses bœufs, est trompé par le stratagème : confus et incertain, il se prépare à quitter ce lieu inquiétant. A ce moment, mugissent les bœufs qui restaient au troupeau, et mugissent en réponse les bœufs cachés dans la caverne. Hercule revient, brandit sa massue et assomme Cacus. Evandre, survenu, lui pardonne ce meurtre ; le roi reconnaît le dieu, il lui promet un temple. Fin de l'épisode.

Les traces ont trompé Hercule, et les mugissements l'ont détrompé. La voix des bœufs l'a ramené sur le chemin où il courait à contresens. Il voit le sens des traces et il entend leur origine absente. Il lit un texte qui le rend incertain et confus, il ouït des sons qui le ramènent au lieu d'où les traces l'avaient chassé.

A cette époque reculée, un Grec, émigré du Péloponnèse, Evandre, gouvernait la contrée par son ascendant personnel. On le révérait pour sa science, miraculeuse, de l'écriture, et comme fils de Carmenta, déesse aux dons de prophétie. Les bœufs laissent des traces avant le styilet d'Evandre, ils mugissent à l'aube avant les cris de Carmenta. Evandre est mortel, quoique gouvernant et sage, quoique fils de la prophétesse qui signifie, Hercule va grossir le nombre des dieux. Evandre sait les lettres, Hercule lit les traces. Evandre parle, interroge, Hercule se tait d'abord, il entend la voix des bœufs. La lecture d'Hercule précède celle d'Evandre, le dieu sait lire un sens que l'homme n'a pas mis. Les sabots des bœufs, dans la boue et la poussière, marquent et conservent un sens. Il est question du sens, et du sens dans l'espace. Les bœufs qui sont dans la caverne, boîte noire de Cacus, font savoir qu'ils n'y sont plus, par les vestiges laissés, font savoir qu'ils y sont, par les sons. L'origine du sens est là et elle y est absente. Elle est noire : elle est, elle n'est pas. Bien avant l'écriture d'Evandre, celle de l'homme, du bon homme, de l'homme historique, accompli, puisqu'il écrit, les bœufs sacrés d'Hercule ont laissé traces et marques dans l'espace, avant le langage d'Evandre, le bétail brut donne de la voix. Premier sceau sur la terre molle, mugissement primaire dans l'air tenu après l'aurore, avant l'homme, par la bête, préhistoire. Déjà le sens est advenu, il sort droit de la boîte noire. Déjà le contresens le barre, et il

interdit le retour à la source. Déjà la voix rappelle au sens, elle ramène à l'origine : dans la caverne pleine d'ombre où Cacus est assassiné. De cette bouche d'ombre jaillissent les suites ressemblantes des scarifications du sol, de cette source d'ombre sourd notre mémoire. L'écriture de la bête se trouve déjà fausse, elle ne dit rien encore et cependant, déjà, elle trompe. La voix de la bête ramène à l'origine, et ramène au meurtre. Au meurtre de Cacus par Hercule. Evandre, l'écriture, je veux dire l'humaine, l'historique, ne se trompe pas : elle pose un autel, un temple, au lieu du meurtre, le plus grand autel, même, l'Autel Maxime. Et ce fut le premier sacrifice, où les bœufs sont tués à la place d'Hercule.

Prendre les augures, avant notre premier geste, avant la première parole, avant la première trace de charrue dans l'espace, sur le sol de Rome, prendre les augures, avant que les hommes agissent, consiste à reconnaître des sons et des traces dans les lieux où nous croyons que seuls nos traces et nos sons signifient. C'est reconnaître avec humilité qu'il y a du sens dans le monde avant qu'Evandre n'y écrive, avant que Carmenta n'y crie. Avant la voix et l'écriture, les bœufs laissent des traces de sabots dans la boue et dans la poussière, ils mugissent dans la caverne. Avant les hommes en ville, il y a des vols de vautours. Il y a du bruit dans le monde avant que nous y donnions de la voix, avant que la foule fasse ses criaileries. La foudre écrit dans le ciel son inclinaison bifurquée, les oiseaux y tracent leur vol, en direction et sens. Il y a du sens dans l'espace avant le sens qui signifie. Prendre les augures, c'est croire à un monde sans l'homme, inaugurer, c'est rendre hommage au réel tel quel. Certes, nous ne pouvons rien en dire de raisonnable, encore, mais nous ne pouvons rien faire sans puiser à pleines mains dans ce sens originel. L'inauguration est cette préhistoire.

Ce qui est incompréhensible est que ce sens, un jour, soit devenu compréhensible. Le physicien est un augure qui a réussi.

La bête brute marque le sol d'un sens : le sens qui va vers la caverne et celui qui en sort. Quand mugit partie du troupeau, la partie perdue mugit en réponse, à travers les murs de pierre, l'air, au matin, est traversé de sens. Il y a du sens, dans la boue et le vent, avant qu'un homme vienne du Péloponnèse faire des lettres et répéter les cris de sa mère, il y a du sens dans l'espace, il y a de la direction, il y a le retour et l'aller, les

traces aval et amont, les vols de l'Aventin et ceux du Palatin, ce sens-là est inaugural. Ce n'est qu'après que les frères s'égorgent. Le monde est là, plein de vautours et de bêtes au pré avant le meurtre, avant les relations humaines. Il y a d'abord du sens objectal. Même l'Albula va vers la mer et ne peut remonter à sa source.

Je ne sais pas, dit Tite-Live, où me conduit la remontée vers l'origine ou vers la fondation de Rome. Je ne fais pas confiance aux historiens, aux archives écrites perdues, aux traditions orales. La *Quellenforschung* ne cesse jamais, remonte à Valerius Antias, à Claudius Quadrigarius, ou à Fabius Pictor, à Cincius Alimentus et ainsi de suite. Sabots de bœufs après sabots de boeufs, nous ne sortons jamais des textes et nous tournons le dos à l'origine noire. Le texte écrit m'amène dans la plaine, la tradition orale m'appelle vers la colline. L'historien est Hercule et ses mille travaux, sa confusion et son incertitude. Toi qui me lis, ne crois pas que les traces vont toutes et toujours dans ce sens, écoute le matin les bœufs qui mugissent dans le noir. Recherche inquiète des sources ou quête de la fondation d'origine.

La légende ne dit pas seulement l'hésitation, peureuse un peu, du travailleur, elle paraît donner comme une théorie de la connaissance incertaine et confuse. Au vu des traces fausses, Hercule a des sentiments mêlés, il a l'âme confuse. Il est inquiet, il se prépare à fuir. Qu'est-ce donc que l'histoire, qu'est-ce que son début ? Qu'est-ce qu'une fondation ? C'est un lieu où Hercule même, héros sans peur, a peur. Il veut quitter le lieu où commence l'histoire. Héros du travail, ou, mieux, héros du nettoyage et de la purification, héros qui purge les ordures, aux écuries d'Augias, et qui purge de monstres le monde, dieu classique de la pensée active et des transformations raisonnables du réel, Hercule dort, ici, Hercule, ici, est un peu ivre, il est confus, incertain et anxieux, ô paradoxe, Hercule va fuir. Aux origines de l'histoire il fait voir que la pensée pure sommeille, se mêle un peu au pathétique. Peut-être fait-il voir la raison historique, il tremble. Le tremblement qui le saisit n'est pas de peur, peut-être, il bronche devant le nouveau travail d'histoire. Après avoir vaincu les parasites, il précède la fondation. Ses travaux l'ont préparé, il change de travail, il change de raison.

Les traces des sabots éloignent les lecteurs de la caverne noire. Et la voix des bœufs y ramène. Or, ce jour-là, pour la

première fois, on égorga un bœuf sur l'autel. Ce fut le premier sacrifice à Hercule, ce fut, peut-être, le premier sacrifice. La voix des bœufs ramène à l'ancre noir. La voix de la victime, cachée, bouche d'ombre, appelle à l'origine, truquée dans les traces, tournées à contresens. Là, Hercule fut pris la main dans le meurtre. Là, les bergers, ces pâtres que Cacus mourant appelait au secours, là, les bergers voisins et amis de l'assassiné, là, ces pâtres silencieux, rassemblés autour de l'étranger, s'agitaient. Qui a crié ?

Puisque les traces trompent, faisons confiance aux voix. Écoutons. Qui donc a crié ? Les bœufs, assurément, et pas seulement lorsque s'éloignait le troupeau. Ils ont mugé en quittant le pré, ils ont mugé dans la caverne, ils ont mugé sous le couteau sacrificiel. Qui a crié ? Cacus ? Oui, Cacus, sous la massue d'Hercule, appelait au secours. Les pâtres du voisinage surviennent. Qui a crié ? Hercule ? Sûrement. Au milieu des vengeurs de Cacus, il a dû appeler à l'aide, puisque survient Evandre. Evandre a crié plus fort que tout le monde, son salut a couvert les voix. La voix du sacré couvre les bruits confus du meurtre. Le maître a dit : silence au bruit. Quel bruit ? Les cris de Cacus, la rumeur de la foule des pâtres, les appels d'Héraclès, et le concert bas des bœufs. Qui a crié dans l'ancre noir ? Tout le monde. Voilà le bruit qui sort de la boîte noire.

Les bœufs entendent les bœufs, Hercule entend les bœufs, les pâtres entendent Cacus, Evandre entend Hercule. Tout le monde entend tout le monde crier. Tous émetteurs et tous récepteurs. Rome écoute Evandre, pendant toute l'histoire.

Là Romulus a tué Remus. Remus a dû crier au milieu de la foule, *turba*, et de sa clameur. La clameur de la tourbe a couvert la voix de Remus, et la voix de l'histoire a recouvert la clameur des lyncheurs.

L'histoire entend tout le monde appeler : l'historien, le plus souvent, n'entend qu'une voix.

Là, Evandre survient. Il remarque l'air et la taille d'Hercule. Et il le salue dieu, fils de dieu. Alors, tout change, on sacrifie un bœuf, le substitut muet. Bête brute, bête muette. Muet ? Non. Car les bœufs mugissent. Signal. Nous ne sommes plus loin de l'origine. Les traces de l'histoire écrite fuient dans un autre sens. Essayons d'écouter les voix. Les mugissements bas, privés de sens, rauques, bruts, des bœufs qui brament sur l'autel quand on les saigne, quand on les égorge. Qui a crié, qui crie encore ? Les bœufs sur l'autel. Revenons sur les fausses

traces. Ce cri n'a aucun sens, il m'appelle pourtant. Evandre arrive et il rencontre un meurtrier, un vulgaire assassin pour une simple affaire de bétail. On voit cela partout, du Far West à la Gascogne. Evandre parle et il salue un dieu. Qui change les traces de sens ? Arrive l'historien, il voit le meurtre. Or il écrit que Romulus est dieu.

Qui se tait, maintenant ? Le couteau du prêtre enfonce le mugissement dans la gorge du bœuf. Egorgé, il se tait. Hercule écrase Cacus sous le poids de sa massue. Cacus, assassiné, se tait. Evandre divinise Héraclès. Monté sur l'autel, transformé en statue, Hercule se tait. La foule des pâtres, effrayée de ce qu'elle allait faire - elle allait dépêcher un dieu fils de dieu - , la foule, recueillie, se tait. Evandre invente l'écriture. Il écrit, on écrit l'histoire, il se tait. Tite-Live se tait, nous ne l'entendons plus. Qui se tait ? Tout le monde.

Tout le mythe est tacite. Il dit la génération de récit après le meurtre de Géryon. Or Géryon veut dire la voix. Que se passe-t-il après qu'on a tué la voix ?

Evandre l'écrivain survient pour diviniser l'assassin de la voix.

Arrive Evandre et il change les traces. Arrive l'écriture et elle change les traces. L'histoire écrite écrit à contresens. Qui a tiré les bœufs par la queue ? Cacus ? Il est mort et se tait. Les pâtres ? Se taisent. Les bœufs ? Écoutez-les, ils mugissent, ils appellent. Qui a tiré le boustrophédon par la queue ? Evandre. Evandre qui transforme en dieu le meurtrier, qui jette le discrédit sur Cacus. Ou qui transforme en dieu celui qui fut à deux doigts d'être dépêché par les pâtres. Le boustrophédon, chemin du bœuf qui laboure de droite à gauche et de gauche à droite, écrit à sens et contresens. Evandre, Grec, écrit dans un seul sens. Il change l'écriture comme un bon semi-conducteur, il oublie l'un des deux sens, il transforme l'alternatif en continu. Écoutez donc le bœuf, il brame l'autre sens du boustrophédon. Il faut donc revenir sur les pas des bœufs, entrer dans l'ancre noir où gît Cacus. Il y fait noir. La victime bœuf s'est tue, le couteau sur la gorge, Cacus est muet, mort et rendu fautif. Remus est sous Cacus, Cacus est sous le bœuf, mugissant dès l'aube.

De cet ancre noir, boîte noire des origines, présentes, absentes, cachées sous l'écriture de ce latin qui signifie caché, de cette boîte noire furent, jaillissent, le sens, l'écriture, la trace, le mugissement brut, le son, la voix, l'histoire, l'origine,

dans tous les sens. Le détail du temps et ses conditions.

Qui donc a changé les traces ? Les bœufs ? Certainement, ce sont leurs propres pas, ce sont leurs sabots. Cacus ? Assurément, il a tiré les bœufs par la queue. Evandre ? Oui, c'est lui qui a menti, en nommant dieu un vulgaire assassin. Hercule ? Il a passé le fleuve pour effacer les traces. Autrement dit, qui a menti ? Tout le monde. Et dans quel sens ? Dans tous les sens.

Questions aux voix : qui a crié ? tout le monde. Qui a entendu ? tout le monde. Qui se tait, maintenant ? tout le monde. Questions aux traces, maintenant : qui a changé les traces ? tout le monde. Qui a menti en inversant le sens en contresens ? tout le monde.

Trois Horaces luttent contre trois Curiaces. Deux Horaces tombent. Trois Curiaces entourent Horace. Etoile. Hercule et les trois Géryons, Hercule et les trois Cacus. Hercule et les bergers. Remus et la tourbe. Combinatoire : Remus meurt, Hercule est dieu, Horace est un héros. L'étoile de l'un mourant et du multiple menaçant, le rapport de l'un au multiple est la définition de la représentation.

Horace a fui. Mais comment le saurai-je ? Par la trace des pas, par les traces de sa course, par les marques des sandales. Dans quel sens vont-elles ? Tournées vers l'extérieur, elles jaillissent de la mêlée, de la tourbe, de l'ancre noir de la violence des Curiaces. Boustrophédon. Elles reviennent. Et Corneille a compris, qui sépare les deux sens, défaite et victoire, par le point sublime du : qu'il mourût. Le vieil Horace crie d'un coup le point sublime du lynchage. Sublime : sous la frontière, le seuil qui empêche d'y voir. Si je suis Horace à la trace de ses pas, son histoire est écrite en boustrophédon, selon la marche des bœufs, dans un sens, puis dans l'autre. Horace a d'abord tiré les Curiaces en arrière ; maintenant, comme Hercule, il rebrousse chemin, à l'appel des victimes. Il était Cacus et il est Hercule. Il était la victime. Il est le meurtrier. Il tue. Il tue. Il tue. Cet éclair qui bifurque et qui revient sur soi, qui fait de vous un bœuf, un pâtre, un dieu, une victime assassinée ou un héros enivré de fureur, c'est le boustrophédon tout ordinaire de l'histoire. L'histoire originale devrait être lue dans l'écriture originale : le boustrophédon, suivant les pas des bœufs au labour, court de gauche à droite, puis de droite à gauche, l'écrivain est laboureur, ils ne transportent pas le style ni le soc à l'autre bout du champ ou de la page, pour le reprendre toujours dans le même sens. Dans un sens, Horace,

lâche, mérite le mépris, dans l'autre sens, Horace, héros, devient un autre fondateur de Rome. L'histoire d'Horace nous a conservé le boustrophédon, mais, ô paradoxe, la légende des bœufs l'oublie. Evandre nous cache le meurtre de Cacus perpétré par Hercule. Evandre transforme en sacré la violence des pâtres prêts à lyncher Hercule. Evandre efface un sens du boustrophédon. Mais la légende fait comprendre que les bœufs vont dans l'autre sens, aussi, et nous restituons le boustrophédon : je veux dire que le Cacus mauvais peut être aussi nommé le bon Evus et que le prestigieux Evandre peut être appelé Cacandre. Le semi-conducteur ne retient que le sens ou que le contresens. Le sens de l'histoire appelle tout d'abord son contresens. Hercule, voleur et volé, dieu et meurtrier, Cacus, voleur et victime, Horace, lâche et courageux, Romulus, assassin et roi de gloire. Le sens de l'histoire est aussi complet, l'histoire ne fait pas le choix, elle ne fait pas la morale. Elle est intégrale.

Je raconte Romulus dans la langue de l'histoire, je raconte Hercule et Cacus dans la langue de la légende, je peux raconter Horace et Curiaces dans celle de la tragédie, je passe à la fable.

Horace court, il revient. Comment le savons-nous ? Il a dû laisser sur le sol des traces et des marques. Chaque pas, chaque pied tourné semble un aveu de peur, est une présomption de fuite et de poltronnerie, que voulez-vous qu'il fit ? A rebours, chaque marque est une présomption d'assassinat, elle va vers un cadavre de Curiace. Inégal à trois contre un, le combat est inégal dans l'autre sens à un contre un, les trois Albains blessés perdaient leur sang, cela se lit dans la poussière. Criminel à chaque arrêt, Horace est un héros pour le parcours global. Poltron, en amont ; en aval : assassin, dans le fragment, vertueux, dans la somme.

J'ai promis de passer à la fable. Nous sommes à l'entrée de la caverne de Cacus, que se passe-t-il dans la boîte noire ? Que se passe-t-il dans la boîte noire des origines ? Que se passe-t-il dans la boîte noire de la *turba* où succombe Remus ? Que se passe-t-il dans la boîte noire de la violence des Curiaces ? Que se passe-t-il pour qu'Horace ait fui ? Fable : que se passe-t-il dans l'ancre du lion ? Il a convoqué, comme roi, par édit, tout le monde. Du fond de l'horizon, toute la faune vient, elle entre dans l'ancre. Que se passe-t-il donc dans la caverne noire ? Nous ne le savons pas, celui qui entre n'en sort pas. Le renard,

à l'entrée de la bouche d'ombre, dit : je ne sais pas vraiment ce qui a lieu dedans, mais j'observe que toutes les traces sont tournées dans un seul sens. Le monstre dans la bouche d'ombre mange tout ce qui entre. Mais j'ai vu, dit La Fontaine, une seconde caverne, où les traces allaient dans les deux sens. Le lion, devenu vieux, reçoit de ses sujets une morsure, un coup de dent, un coup de griffe, un coup de corne, il reçoit pour finir le coup de pied de l'âne. La faune sort de la caverne claire où le lion, sénile, n'est plus qu'une victime, où le lion n'est plus que le bouc émissaire. Boîte noire de l'assassin, boîte blanche de la victime. Le boustrophédon va et vient, la boîte contient les deux sens. Cacus est voleur, il est victime d'Hercule, Hercule est assassin, Cacus est un pauvre berger défendu par les pâtres du voisinage, Hercule a bien failli être lynché par eux. Tout vient de cette boîte noire, caverne aux bœufs, antre plein de faune, mêlée, tourbe noire des trois Curiaces autour du jeune Horace, et qui est dans la boîte peut être noir et blanc. Boîte : mêlée du collectif.

Et moi, qui suis-je donc et que fais-je donc là, déchiffrant les codes, et décodant les traces, décorant les uns, accablant les autres sur de simples présomptions, décidant du juste et de l'injuste? Décidant qu'on ne peut décider ? Qui suis-je ? Le renard. Intelligent comme goupil, nez fin, oreille pointue, regard vif, soupçonneux, qui suis-je ? Un policier. Que fais-je ? La police. Horreur.

La philosophie de la raison droite, de la déduction, de l'universel, la philosophie, antique et classique, ne servait que le roi. Le roi et le prêtre, les deux faces du souverain. La philosophie du combat, de la lutte, et du travail du négatif, ne sert que le soldat, militaire, militant, qui passe par la mort pour accomplir l'œuvre d'histoire. La philosophie du soupçon, de l'interprète et du fragment, de la poussière et de la loupe, est celle de l'espion, du détective, de l'inspecteur, du policier. Horreur. Les fiches sont là, écrites, à la disposition du bras séculier, de quelque bord qu'il tombe. Nous ne faisons plus que de l'histoire, nous n'écrivons plus que d'interprétation, nous ne sommes plus que des policiers. Horreur. Nous ne faisons plus que chercher des coupables.

Depuis que Remus, depuis que Cacus, depuis que Curiace et Camille reposent en paix, il y a prescription. La justice est fondée sur elle. S'il n'y a jamais prescription, la vengeance fait rage, inextinguiblement. Et l'émotion aveugle et gluante

revient. La philosophie de l'histoire doit être fondée sur la prescription.

L'inscription, l'écriture, la trace disent la victime et le meurtrier, l'un et l'autre, ni l'un ni l'autre, l'un ou l'autre, selon. Bête ou dieu, héros ou pâtre. Mais flattent surtout et posent au pinacle les champions de la police, par exemple celui qui est encore plus fort que celui qui est plus fort encore que l'inspecteur Dupin, celui en comparaison de qui nul inspecteur Dupin ne peut être pensé plus intelligent, plus fin, plus circonspect ni plus prudent. Nous en sommes, hélas, à la philosophie qui plagie le roman policier.

La justice est fondée sur la prescription. Passé un laps de temps, nul ne chassera plus les coupables. Les fils des coupables ne sont pas coupables, les fils des victimes ne sont pas victimes.

La morale est fondée sur la prescription. Quel enfer serait une vie sans oubli ni pardon ?

Rome est fondée sur un meurtre, et ce meurtre renvoie à un autre meurtre. Qui creuse la fondation trouve une tête au Capitole, un cadavre, un squelette, un charnier. Il trouve Cacus sous Remus. Et ainsi de suite. Qui entre en fondation entre dans un tombeau, Rome est la ville des tombeaux. Je dis, je souhaite, je prie, je décide : il y a prescription. Il y a prescription, quelles que soient les traces, quelle que soit l'inscription du tombeau. La bataille, peut-être, ne reprendra pas pour Rome, peut-être ne s'allumera-t-elle pas autour du tombeau, elle flambe, en tout cas, pour l'interprétation de l'inscription. Paix. Puisse la philosophie de l'histoire être fondée sur la prescription. Puisse l'histoire même être fondée sur la prescription. Pussions-nous vivre un jour une histoire prescrite.

Antérieurement à toute trace, qui accable ou innocente, est écrite la prescription. Paix.

Paix à Hercule, à Cacus, à Horace et au roi Romulus, paix à leur historien et paix sur moi, son récitant. Paix sur mes phrases sans coupables ni causes, paix sur ma lamentation. S'il fallait que je fonde une Rome, aujourd'hui, utopique, je prescrirais son histoire.

Ainsi, peut-être, Hercule a-t-il fait. Ainsi est-il devenu dieu, peut-être. Qui est le voleur des bœufs? Cacus. Cacus, vraiment? Est-ce voler que de voler des bœufs volés ? Hercule a tué Géryon, tout d'abord. Il amène ses bœufs, d'une surpré-

nante beauté. Tite-Live : au bord du Tibre, à l'endroit où il avait passé le fleuve à la nage en poussant son bétail devant lui, fatigué de sa route, Hercule se coucha dans l'herbe épaisse et s'endormit, appesanti de vivres et de vin, pendant que paissait le troupeau. A-t-il tué, a-t-il volé, pourquoi, comment, je ne saurais le dire. Celui qui dort ici, ivre dans l'herbe épaisse, a su ne pas laisser de traces. Il a passé le fleuve à la nage, les bœufs ont traversé le Tibre, la piste est effacée. Cacus n'est qu'un mauvais demi-habile, il retourne le sens, il joue à contresens, mais il demeure dans le sens, la direction et la séquence, il reste, hélas, dans le travail du négatif. Hercule nage, il efface les traces, il sort de l'écriture, il se délivre de l'histoire, il va grossir le nombre des dieux. Si nous traversons, à brasses lentes, le fleuve de l'oubli, voici que nous serions des dieux, pasteurs de troupeaux gras, dormant de vin dans l'herbe douce. Le Tibre, en ce temps-là, se nommait Albula, fleuve blanc.

Décidément cette légende, insérée au milieu du récit d'histoire, est écrite en grec. Elle est grecque par son contenu et par ses noms propres. Les bœufs y impriment leurs sabots sur le sol en raison du boustrophédon. Y laissent-ils leurs traces dans un sens : Cacus, Evandre, et dans le contresens : Evus, Cacandre, bon et mauvais échangés ? Que non pas. Ces bœufs ne labourent pas. Il n'y a que deux sens dans le récit d'Horace, le reître est un bœuf de labour, ici, dans l'herbe grasse, les bœufs paissent, tranquilles et beaux, et la courbe qu'ils laissent est beaucoup plus belle. Nous quittons le boustrophédon. Nous quittons le sens et le contresens. Nous quittons le bien et le mal, la victime et le meurtrier, le voleur et le volé, nous quittons le fléau de la balance double, nous quittons le dualisme et son tiers exclu, à toutes les questions la réponse est : tout le monde. A toutes les questions concernant chaque personne, la réponse est qu'il a tenu tous les rôles. Chacun est à la fois assassin, victime, assistant impuissant à la chose, loyal, menteur, tacite et ignorant, bon et mauvais, moyen, mêlé, gris ou médiocre, homme, héros, berger, roi, lâche, bœuf et dieu, comme vous et moi. Cela veut dire que les bœufs, paissant dans l'herbe épaisse, passent n'importe où, ils ne vont pas, diligemment, assujettis à l'aire, de gauche à droite et inversement, comme en morale ou politique, ils divaguent, voilà tout, ils passent partout dans l'espace, leurs traces font un graphe follement compliqué, ce dessin, assez vite, doit remplir toute la plaine, aussi bien dans l'ensemble de sa sur-

face que dans les petits détails locaux. La prairie, sous l'herbage, n'est plus que traces de leurs pas.

Décidément, cette légende est écrite en grec. Les bœufs, qui laissent derrière eux le boustrophédon quand ils labourent, laissent ici une prairie dense de signes ichnographiques. *Ichnos* est, en grec, la marque du pas, la trace du pied. Le boustrophédon est la courbe à deux sens, l'ichnographie a tous les sens, elle est le dessin achevé laissé au sol, par le troupeau quand il divague, où chaque bête brute, attirée par la touffe, la fleur et l'odeur, gênée, poussée, piquée par les mouches, affolée par une ombre, ou allant lécher le col de l'autre, erre sans savoir où ni pourquoi. Imaginez le sol du pré, sous l'herbage, après un jour d'errance du troupeau. Imaginez le sol de Rome après un millénaire de piétinement des Romains. Imaginez la terre du forum après le martèlement des pieds de la tourbe. Et maintenant, déchiffrez cette ichnographie. Voici le tableau terminal du pré herculéen, voici le tableau initial de Rome, ces tableaux ont prescrit tous les sens. Il y a prescription de tous sens avant l'inscription d'un seul sens. Au commencement est l'ichnographie. C'est-à-dire l'intégrale, c'est-à-dire la somme, le sommaire, la totalité, le stock, le puits, l'ensemble des sens. Le possible, la capacité. Chaque sens défini n'est qu'une scénographie, c'est-à-dire un profil vu d'un certain site. D'ici étant, le récit dit que Cacus est mauvais, qu'Evandre est l'homme bon, d'ailleurs étant, le récit dira Evus et Cacandre, d'ailleurs encore, il aura d'autres et d'autres profils, voilà ce qu'il en est du sens de l'histoire : des scènes. Des scènes, donc des sites, d'où voir la représentation. Mais le tableau initial, mais la légende originelle, mais la légende qui permet de lire le récit de la fondation, installe en commençant l'ichnographie. Voici d'abord le tableau total des possibles. L'histoire en découle mieux que d'une source. La boîte noire est l'ichnographie même.

La légende du pré aux bœufs généralise le tableau de la belle noiseuse. L'ancre et la prairie retentissent de bruit et de fureur, le sol piétiné devient le tableau même, totalement dense de traces, chaos mêlé de toutes formes, de toutes tailles et couleurs. Ils sont tous deux ichnographiques : le pied, vivant et délicieux qui signe, en bas, *le Chef-d'œuvre inconnu*, prolifère, envahit l'étendue. Ce qui est vrai de la toile de maître, à la manière de Balzac, est vrai de la légende herculéenne. Chef de l'œuvre, là, chef de l'histoire, ici, chef, capital, puits, corne d'abondance. Toute la production du peintre en vient, toute la

geste de Rome en est venue. L'ichnographie contient le possible. Faites bien attention à la possible apparition géométrale, quand les traces de pas, quand les marques se croisent. Faites bien attention à l'histoire d'Horace, et à son parcours à rebroussement, faites bien attention au discours du renard devant l'ancre au lion. Parfois les traces indiquent un sens, parfois elles en désignent un autre, parfois, rarement, elles indexent l'espace des sens, la possibilité ouverte de leur nombre. Or, devant le géométral, l'activité policière s'arrête. L'histoire s'ouvre parmi ces bouquets virtuels.

*Genèse*, Grasset, 1982, chap. I.

Au début de l'histoire de Rome, avant même son début, la légende d'Hercule, placée là, dans un cartouche méticuleusement séparé, brille doucement, comme une étoile, elle scintille en tous sens, on dirait une rosace étoilée, un compas, une rose des vents. On dirait que toute l'histoire est munie d'une boussole. L'histoire porte en elle sa légende, non seulement comme une carte est marquée de son code, mais comme un bateau, en partance dans le temps, cale dans ses hauts cette petite machine sensible. Sensible : pouvant, sur une sollicitation minime, s'orienter dans n'importe quel sens. Équilibrée, vibrante, métastable. Elle va s'incliner, elle va indiquer tel sens. Elle est calée, dis-je, elle est déjà orientée : Cacus est mauvais, Hercule est dieu, Evandre est bon. Je rêve qu'on la décale, je rêve d'une autre légende, où Cacus serait mauvais, où Hercule serait lynché, où Evandre serait bon, je rêve d'une tout autre légende, en un tout autre sens : vers quel horizon, dès lors, le vaisseau Rome partirait ? Dites, si c'était vrai ? S'il existait une machine fine, difficile à voir, qu'il suffirait de trafiquer un peu pour changer le sens de l'histoire ? Et si le mythe, des origines du monde à nos jours, avait obscurément ce rôle-là ?

Je recommence, je reviens à Horace. Que se passe-t-il au lieu qu'Horace quitte et fuit, les pieds tournés vers l'extérieur ? Est-ce un ancre, est-ce une caverne, est-ce une boîte noire, d'autant plus noire que le sens en échappe ? Quand les Romains sortent du bois d'asile, ce bois noir ne ferait pas fonction d'asile si on pouvait aller chercher, en amont, d'où venaient ces Romains. Le bois barre l'origine, comme le fleuve blanc barre les traces du troupeau. Le bois est une boîte noire. La forêt où, par hasard, le roi d'Albe Silvius est né me paraît un même bois noir. Il y est né, disons, juridiquement. Ne cher-

chons pas en amont de ladite boîte. L'origine est donc le point en deçà duquel il y a intérêt à ne pas remonter. L'origine est la boîte noire vers laquelle nul ne se retourne. Les boeufs y entrent à reculons, tirés par la queue. Plus la séquence est longue, plus la bouche est d'ombre. Plus Caïn fuit sa prison, plus est noir le tombeau : si noir qu'il y faut l'œil de Dieu, au moins, pour y voir. Je recommence : que se passe-t-il donc au lieu qu'Horace quitte et fuit, comme un vulgaire bœuf ?

Que faisait-il donc contre trois ? Réponse : il mourait. Oui, sublime réponse, sublime c'est-à-dire en deçà du seuil de la perception, subliminale. En deçà de la vision, quasi invisible, en deçà de l'écoute, inouïe. Le vieil Horace crie, Corneille crie, les bœufs mugissent, nous sommes ramenés à la boîte noire par leurs appels. Les bœufs, lamentables, sont beaux, la voix tragique, lamentable, est sublime. Les mugissements halètent sous le sens, le sublime est presque aveugle. Ces cris nous font nous retourner. *Boum vox Herculem convertit*. Hercule se retourne, il rebrousse chemin, il se convertit. Les bœufs se retournent, en mugissant. *Desiderium*. Voix de regret, appel, dernier cri de désir, adieu. Deux mille ans après les bœufs, le vieil Corneille crie. *Convertit vox*. Trois cents ans après, je me retourne. Une voix, au fond des âges, a répondu. Elle répond toujours la même chose. Oui, Horace mourait contre trois, au milieu des trois Curiaces. Trois, pourquoi trois ? Un groupe faisait corps contre Horace, un groupe, la première foule, la première tourbe, la plus simple multiplicité. Horace au milieu des trois Curiaces est la forme la plus simple du schéma : Remus au milieu de la tourbe, Hercule au milieu des pâtres du voisinage. S'il était mort contre les trois, Horace aurait été fondateur d'Albe. Non pas de Rome, d'Albe. Les Curiaces, unanimes, auraient fait l'unanimité des Albains. La foule ou l'armée d'Albe autour des trois Curiaces, le groupe des Curiaces autour du jeune Horace, Horace l'œil fermé dans la boîte noire du collectif en train de se former, cela ne faisait pas l'affaire de Rome. Horace fuit pour ne pas fonder Albe. Il fuit son propre lynchage. Il fuit la mêlée noire dont il était sujet. Sujet, c'est-à-dire jeté à terre, foulé au pied, gisant sous la foule et le groupe. Il fuit la position de sujet. Il fuit la connaissance. Il entre alors dans le subliminal, au voisinage du sublime. Le vieil Horace criant qu'il meure, crie le sujet. Corneille crie subliminalement le sujet archaïque en même temps que Descartes annonce le sujet moderne. Il faut toujours une tragédie pour donner les mains libres à la science. Horace fuit

la connaissance. Ses sandales, à contresens, fuient la philosophie fatale du sujet. Le sujet victime s'enfuit pour vaincre.

Ruse de la raison, ruse, détour. Il fuit devant la connaissance. Il fuit devant toute connaissance, il doute hyperboliquement. Il méconnaît pour mieux connaître. Il obéit pour commander.

Le sujet fuit son état de sujet, le sujet fuit sa propre connaissance. S'il demeurait ici plus d'un instant, il ne verrait qu'un court éclair où il saurait la boîte noire : les cieus sont ouverts.

Il est rappelé par son père. Il est rappelé par le vieil Horace, après une fuite millénaire. Il est rappelé par Corneille. Il est rappelé par Polyeucte. Il est rappelé par Descartes.

Il est rappelé par la honte, par la vergogne.

*Convertit.* Il se retourne, brusquement.

Il se convertit. Voici qu'il fait conversion. Il descendait, par procession, il remonte, par conversion. Brutalement, d'un coup, il se retourne.

Il était sorti de la tragédie, pour quelque raison. Il revient en tragédie.

Et il voit. Elle n'est plus là. Il retourne à la connaissance, elle n'est plus la même.

Horace, converti, ne voit plus la mêlée noire des Curiaces, ne voit plus la boîte noire d'où il est sorti, d'où il est rené, la boîte noire d'origine ; les Curiaces ont défait leur concours, ont démêlé leur consensus, ils ne forment plus groupe, ni armée, ni collectif, ni Albe, le noir de l'intérieur de leur mêlée s'est évanoui.

Là, sur le pré, devant ses yeux ouverts, les malheureux Curiaces s'égrènent, un à un ; là, le long du chemin de la méconnaissance, ils divisent d'eux-mêmes la difficulté en autant de parties qu'il faut pour la mieux résoudre. Horace remontant le chemin rencontre des objets, là, gisant devant lui, de simples obstacles. Il les tue. L'objet de connaissance est mis à mort.

Il était dans la tragédie, enfermé dans la boîte noire. Il fuit.

La tragédie est dans son dos. Il se retourne. La tragédie a disparu, il n'y a plus que l'analyse.

Hercule lisant les traces tourne le dos à l'ancre noir. Horace fuyant les Curiaces tourne le dos à son lynchage. Et Descartes

a tourné le dos. A l'appel des bœufs dans le noir, tout le monde se retourne, et la caverne s'ouvre. Elle n'est plus noire. Hercule, accourant, tue Cacus le voleur, on oubliera Hercule voleur, Evandre menteur, Cacus mis à mort, et le héros en passe de mourir. On oubliera l'intégrale des faits, ce possible qui, d'un coup, montre Hercule voleur et volé, assassin et dieu, tricheur et pacifique, Cacus encore voleur et volé, coupable et victime, tricheur et malhabile, qui montre qu'Hercule n'est sans doute pas différent de Cacus, on oubliera la boîte du possible, la boîte de Pandore pour lui substituer une séquence analytique maigre, l'un des récits possibles, maigre et fausse, fausse et abstraite, abstraite et infidèle à l'état des choses. Horace, comme Hercule, se retourne, et ne voit plus la boîte collective des Curiaces, il ne verra plus jamais Albe, il voit le chapelet individuel, analytique, déplié de ses beaux-frères, qu'il tue un à un, à la chaîne, analytiquement. Descartes divise la difficulté, il la résout, il suit l'ordre, il tue la difficulté, il ne la voit pas toujours.

Bergson a peut-être raison. L'analyse nous vient de nous retourner vers l'amont du temps. Le mouvement rétrograde du vrai place la vérité le long de chaînes uniformes.

Nous connaissons aujourd'hui de nombreux exemples naturels de processus originaires qui ne se développent qu'en sciant la branche sur laquelle ils ont pu prendre place. Ils n'ont de développement que par effacement de leurs conditions, ils n'ont de successeurs que par destruction de leurs prédécesseurs. Plus ils sont originaires, plus ils sont tournés vers leur suite, plus ils tournent le dos à l'ensemble qui les suppose, aux séquences qui les conditionnent. Tel élément apparaît qui ne se multiplie qu'en détruisant le monde qui l'a fait paraître. Il faut qu'Albe soit détruite pour que Rome soit fondée.

Nous sommes alors successeurs, nous pouvons remonter vers ce monde, mais dans les conditions de la série qui le désigne vers l'amont, il ne peut émerger, il est impossible ou contradictoire. Une série désigne une caverne, elle s'enveloppe dans une boîte noire, nous commençons à peine d'y apporter un peu de lumière.

Sans mon grand-père, paysan de Gascogne, sa bonne humeur, sa santé, sa philosophie simple, je ne serais pas là, méditant à plus de mille milles de son tombeau. Il est clair qu'ici, les conditions de vie le feraient mourir en moins d'une semaine. Il ne survivrait pas au monde qu'il a contribué à

rendre possible. Albe n'aurait pas survécu à Rome.

Hercule a volé à Géryon, le monstre aux trois corps, ces bœufs admirables, il a tué Géryon au cours d'une lutte à trois épisodes, il faut imaginer Horace herculéen. Il faut traduire du grec ce nom propre : Hercule a tué la voix, le son, le cri, la parole, il a étouffé le chant, il a éteint la vague de clameur d'avant le verbe. Plus rien ne nous rappellera ce travail d'Hercule, nous ne nous retournerons pas, cette fois. Hercule a, par après, passé la voie qui efface les traces. Il peut dormir, serein, dans l'herbe épaisse, enivré de prescription, l'histoire s'est évanouie, pour lui, d'oral et d'écrit. Hercule dort en utopie. Comment dirait-on prescription, pour la voix?

Ces deux actions herculéennes sont des actions limites : l'effacement des voix, l'étouffement des marques. Elles sont, dans le géométral, des éléments extrêmes, des éléments nuls. Tout le possible s'invagine, dans la prairie incertaine, devenue là palimpseste blanc. Toutes les traces, nulle trace ; tous les appels, nulle voix.

La totalité des couleurs compose la blancheur, la belle noiseuse est, peut-être, albaine, son pied se pose, premier pas au ballet d'Albe.

Horace retourné, Horace converti, ne voit plus devant lui la mêlée noire des Curiaces, évanouie, comme il la subissait avant que de fuir, il voit, analytique, une chaîne de raisons toutes simples et faciles. Dans le dos du guerrier poltron, la synthèse noire est toujours dans la boîte. Face au soldat valeureux converti, l'analyse déploie sa séquence. Je quitte les lieux où la synthèse pleine est dans mon dos. Je me retourne et ne vois plus que cette suite linéaire, aisée. Peut-on dire que la suite sort de la boîte noire ? Peut-on dire qu'elle est son équivalent ? Comment le prédécesseur peut-il s'évanouir à ce point en un successeur qui ne dit plus, qui ne fait plus et qui n'est plus la même chose ? Si je reconstruis la synthèse, après opération, le résultat n'est plus le même. La synthèse des Curiaces morts n'est pas la réunion sur moi des Albains menaçants. Un monceau de cadavres n'est pas une foule en furie. Je parle, par image, de la connaissance.

Je suis, ici et maintenant, plongé dans un présent que je comprends à peine, boîte noire aussi noire que la mêlée d'où s'échappe le guerrier. J'y vois mal, tout se mêle, je n'entends que du bruit et de la fureur, nulle fluctuation ne se distingue vraiment de nulle autre et n'annonce, par là, qu'elle est, qu'elle

sera, de conséquence. Dès lors, je n'ai qu'à fuir. Et la fuite m'est facile puisque le temps m'emporte. Je quitte le présent que je ne comprends pas. Mais rappelé par quelque voix, par un bœuf, par un vieillard sublime, je me retourne, je me convertis. Et je vois venir vers moi la génération linéaire d'une de ces fluctuations naguère mêlées, maintenant tête de série, car les autres, évanouies, n'ont pas eu de successeurs. Au moment de ma conversion, je suis plongé, bien sûr, dans un autre présent, où le même mélange reprend. On comprend qu'on n'y reconnaisse que les traces des séquences qui descendent du passé. On ne reconnaît maintenant comme vrai que ce qui appartient à ce mouvement rétrograde. Et cependant, le plus souvent, ce ne sont que des fluctuations comme les autres. De la mêlée mouvante du présent sort, pendant que j'ai le dos tourné, tout occupé à fuir, une gerbe de lignes simples et faciles, analytiques par raisons et conséquences, qui auront le même rapport à ce présent évanoui que les cadavres entassés des Curiaces avec l'intersection de leurs épées mouvantes sur ma tête terrifiée. Ou je suis débordé par la complexité, ou je domine la simplicité. Ou je suis la victime, ou je tue, assassin. On peut refuser ce dilemme de mort.

La théorie analytique de la connaissance a rapport aux chroniques du mouvement récurrent de l'histoire. La connaissance exacte et la connaissance historique ont ce rapport entre elles. Ce rapport concerne le temps. Ce rapport concerne la mort. Il concerne la destruction.

Il concerne le temps dont nous ne sommes pas les maîtres. Est-ce lui qui, compte tenu du site d'où j'observe, défait les boîtes en suites simples ? Existe-t-il un temps qui ouvre les boîtes et un autre qui les ferme – puisque je suis toujours immergé dans une telle boîte noire ? Cela tient-il au site de l'observateur ?

Il concerne un temps dont nous sommes les maîtres : lorsque l'épée d'Horace coupe la gorge de Curiace. Nous sommes souvent maîtres de ce que la philosophie appelle pieusement le travail du négatif. Nous restons persuadés que cette tuerie est un vrai travail, ou que le travail doit être tuerie. Mais qui donc nous l'a dit ?

Je me convertis. Une deuxième fois je me retourne. Par un effort nouveau je reviens à la procession. Je ne vois plus venir vers moi les séquences analytiques. J'écoute. J'écoute seulement la voix des bœufs, le cri du vieil Horace, et l'appel de

Cacus, et l'agitation des pâtres en furie autour d'Hercule meurtrier. Je ne sais plus distinguer qui est qui. Le bœuf a mugi, Cacus a crié, Hercule appelle, Evandre prie. D'une même bouche sortent la rumeur, le hurlement, la plainte, la menace. J'entends quelqu'un, bête, berger, roi, dieu, j'entends le bruit blanc indéterminé, je veux penser cette synthèse, ce mélange, directement, je ne veux pas tirer l'épée. Ni le sabre d'Horace, ni la massue d'Hercule, ni le couteau sacrificiel, ni l'outil habile qui passe dans les articulations justes de la bête. L'analyse détruit, la connaissance ici encore est le travail du négatif, comme l'histoire.

Arrêtons les cris, les appels, les plaintes, les sanglots. Écoutez, de dos, sans menace, les bruits.

Ce qui sort de la boîte noire. Le mugissement des bœufs, *mugitusque boum*. Puis les appels au secours de Cacus aux bergers. Enfin l'agitation des mêmes pâtres autour d'Hercule. Que sort-il de la boîte noire ? Du bruit. Des voix, des cris, des appels, comme un brouhaha. J'ai déjà parlé de ce bruit, son et fureur, cris indistincts, la seule information, peut-être, disponible au sortir de la boîte noire sociale. Son bruit privé de sens, appel au secours, cri d'un vivant près de mourir, agitation en grenaille de la foule disséminée ou en couronne autour d'un trou. Mais ici : le bœuf perdu appelle, il mugit de regret, de désir. Les bœufs crient aux bœufs, même voix mimétique. Bruit ou sens selon l'observateur, je n'entends que du bruit, je le crois de désir, mais que disent les bœufs entre eux ? Et que dit la tourbe en désordre ? Faudrait-il un sujet collectif pour entendre ce bruit collectif ? Le bœuf mugit, la prochaine victime à l'autel dressé pour Hercule. Au bout du compte, les bœufs, désormais, vont mourir, ils meurent en substitution de la violence immémoriale, de la violence courante. Ils mugissent de regret, lors de leur séparation, ils mugissent au moment du sacrifice, le couteau dans la gorge. Cacus attaqué, Cacus assommé, Cacus victime crie. Hercule crie, assiégé, entouré, attaqué par les pâtres, il crie, appelle, Evandre survient, qui le sauve en le sacralisant. Ce qui sort de la boîte noire est la voix victimaire, son lamentable appel. Je dis bien victimaire. Le bœuf, sur l'autel, prend la place d'Hercule, Hercule, au milieu des pâtres, prenait la place de Cacus. Chacun, à son tour, prend la place de tous, et c'est le sens originel du mot : victime. La victime est substitut, remplaçant, la victime est vicaire, la place victimaire est une place vicariante. Qui appelle, qui crie, quel bruit sort de la boîte noire ? Je le dis-

tingue mal, un appel vaut pour l'autre, un cri est émis au lieu d'un autre, oui, le bruit est confus. Le bruit que fait la foule est confus, il dit l'ensemble des substitutions possibles. Tout le monde et le premier venu.

Si vous lisez les schémas de l'analyse structurale, ne manquez pas de voir que son jeu est rendu possible par la possibilité de placer un élément au lieu d'un autre élément, et vice versa. Le langage lui-même dit que cet échange est victimaire. Ne lisez donc pas seulement ces traces inversables, écoutez le bruit, les appels et les cris de ceux qui passent en la place. Retournez-vous, faites conversion.

Recommençons : Hercule est voleur, Hercule est volé, il est meurtrier, il va être assassiné, il est divinisé. Il prend toutes les valeurs : homme ignoble, héros, dieu. Cacus est voleur, Cacus est volé, tout autant voleur et volé que le héros même, confiant dans sa force tout autant que lui, Cacus est assassiné, on a calomnié Cacus en l'affublant d'un nom ignoble, on l'accuse peut-être pour justifier Hercule et son apothéose, Cacus est un quasi-Hercule, Hercule est un super-Cacus. Evandre le surmâle, homme juste et savant, triche et ment. Ce qui sort de la boîte noire est une langue à mille voix, ce qui sort de la boîte noire a mille sens substitutifs. La trace passe et repasse en tous sens, la parole dit tout, elle bruisse, elle est peut-être celle de Carmenta. La voix de la prophétesse dit ceci pour autre chose, dit ceci au lieu de cela, elle signifie en substituant. La vérité n'est jamais qu'une stabilité parmi des substitutions, elle n'est qu'un invariant parmi leur changement.

Plus encore, mieux encore, en chaque point, ici, est une bête brute, un homme, un pâtre ou berger, un héros courageux, un lâche, un demi-dieu, un dieu. Les sens, les valeurs buissonnent. Ce qui sort de la boîte noire est bien un géométral de légende, mais il faut y regarder de plus près. Chacun prend beaucoup de valeurs, et c'est parce qu'il les prend qu'il est substituable. Chacun est substituable, en laissant sauve la vérité de l'histoire. Mais il se trouve que certains sont, si j'ose dire, plus substituables que d'autres : Hercule a réellement toutes les valeurs, voleur, volé, sous prescription, lâche et courageux, incertain et certain, meurtrier ignoble et à demi lynché, homme, pour tout cela, mais, finalement, dieu. Cacus est mort, il n'est pas dieu. Evandre est roi, il n'est pas dieu. Hercule seul est un joker. Les autres sont des quasi-jokers, ils ne sont pas complètement substituables. Faut-il être un joker

pour devenir dieu ? Hercule seul est un élément blanc, les autres sont en voie de le devenir. Que sort-il de la boîte noire ? Des éléments blancs ou quasi blancs.

Un dieu est un vrai joker. Plus il est dieu et plus il est joker. Voyez Jupiter : il se fait cygne, il est taureau, il est cette pluie d'or qui bat le seuil de Danaé. Totalement substituable est le divin, totalement vicariant, totalement vicaire et victime. Vu d'ici, Jupiter est taureau, de là, il est cygne ; perçu des portes de la fille Danaé, il est pluie d'or abondante et large. Jupiter est le géométral des substitutions, il est l'ichnographie du monstrueux. Le dieu n'est pas un monstre, il est tous les monstres possibles, il somme les scénographies de monstres. Il est, ainsi, un élément blanc, blanc comme la somme des couleurs. Et c'est pourquoi un récit mythique a si souvent toutes valeurs, il met en jeu des jokers ou éléments blancs. Et c'est pourquoi il surplombe toujours l'ensemble des explications, toutes linéaires et analytiques, toutes inclinées. Le mythe comprend l'histoire, nulle histoire n'explique le mythe. L'histoire est une suite analytique issue, comme les bœufs, de la boîte noire à éléments blancs. *L'Iliade* est une séquence possible des jeux infinis des dieux olympiques, l'histoire de Rome s'ensuit de la légende, légende en effet, non pas mythe, puisque Hercule y est le seul joker divin. La légende est un mythe légèrement incliné. Je veux dire un géométral légèrement scénographié. Je veux dire un compas légèrement calé. Il incline vers l'aval, il descend une petite pente.

Nous ne sommes plus très loin des origines. La boîte noire est boîte de Pandore, tout peut en sortir. Le mythe est riche de tout le substituable, la légende en comprend beaucoup. Ainsi Tite-Live, romain, est-il plus près de l'histoire qu'Homère, hellène, mais pas beaucoup plus près. Qui peut se flatter d'en être voisin ?

*Le Parasite*, pp. 207-219, théorie du joker.

Une première digression, je vous prie. Le mythe accompli, disant le divin, mêle des éléments blancs. Il dessine un géométral au moyen de jokers. Il obtient alors tous les sens, il est une somme, il est, si j'ose le mot, pansémique. N'importe quel sens de l'histoire est donc déjà compris par lui. Théorème : nous pourrions toujours comprendre l'histoire au moyen des théologies.

L'argent et l'or, le papier-monnaie sont des équivalents généraux. Une somme, une somme d'argent est un élément blanc.

Vous pouvez, avec elle, obtenir un taureau, un lac de cygnes, faire couler une pluie d'or du côté des propylées de Danaé, tenter, paraît-il, les dieux mêmes. Un récit raconté au moyen de tels jokers est, à nouveau, un géométral. N'importe quel sens de n'importe quelle histoire est donc déjà compris par lui. Théorème : nous pourrions toujours comprendre l'histoire au moyen de l'économie.

Conclusion : économie et théologie sont des explications équivalentes de l'histoire. Équivalentes : je veux dire omnivalentes.

Nous sacrifierons, dans le même temple, à Jupiter et à Quirinus.

Or, le géométral est obtenu par la substitution, par l'ensemble des substitutions victimaires. L'omnivalence est obtenue par la violence.

Nous sacrifierons, sur le même autel, à Jupiter, à Mars, à Quirinus. La théologie, la violence et l'économie sont sur la même ligne, ou plutôt, elles occupent le même espace, je veux dire : tout l'espace.

Une deuxième digression, la dernière. A la fin de la Théodécée, Leibniz fait un peu d'histoire romaine. Sextus Tarquin se plaint de sa destinée. Le prince qui finit le livre de la fondation est dans la grande pyramide des possibles. Le grand sacrificeur est conduit vers l'origine ; ébloui jusqu'au malaise, il contemple sous la pointe de la pyramide, où réside le réel, l'immense base des possibles, substituables, combinés. Il contemple romans et légendes, il contemple, divinement, le mythe. Ce que Leibniz appelle entendement divin, puits, stock, réservoir global des mondes possibles est là, simplement miniaturisé dans le cartouche légendaire. Le grand sacrificeur remonte aux lieux des premiers rois, il remonte la série des traces jusqu'à l'ancre noire, bœuf après bœuf, roi après roi, il en vient à la prairie où Romulus fut précédé d'Hercule. Il voit Sextus Tarquin chassé, tué à Gabies dont il fut le maître, qui voulut être roi de Rome, qui voulut que l'histoire prît un autre sens ; il revient donc au puits des sens, au capital, au chef, à la source, à la pyramide.

Leibniz dessine, il schématise le récit. Le livre de l'histoire est bien la pyramide leibnizienne : la base géométrale de l'une est la légende étrange de l'autre.

Rome se fonde sur la légende comme la pyramide sur sa

base et le réel sur le possible. Je ne vois plus la différence entre les deux récits, la légende d'histoire et le conte de philosophie.

Dans la pointe réelle, Sextus Tarquin meurt, sans substitution possible. Comme Cacus. Comme Remus. Comme Turnus. Et ainsi de suite.

Tu es bœuf, tu vas être volé, tu vas être tiré par la queue, et tu finiras tes jours sacrifié à l'Autel Maxime. Tu es bœuf et tu es pâtre, tu es le mauvais pâtre Cacus, voleur, tricheur, débusqué par le policier, assommé par la massue d'Hercule, victime, innocenté par ton appel, et par l'arrivée des autres bergers. Tu es bœuf, tu es pâtre, bon et mauvais, voleur et sacrifié, lyncheur et secourable. Tu es roi, savant, écrivain, tu es un homme bon, le premier homme de l'histoire écrite, tu mens, tu as vu un costaud meurtrier dans la violence horrible des pâtres, tu as eu peur, et tu as salué dieu un reître vulgaire. Tu es bœuf, tu es le berger, bon et mauvais, tu es le roi, mauvais mais bon, tu es un dieu, voleur volé, brutal et meurtrier, mais tout à coup victime au beau milieu des bergers agités. Tu es bête, tu es homme, tu es roi et tu es berger, tu es savant et ignorant, bon et mauvais, tu es tout, et tu passes à toutes les places. Il y a en toi le géométral des sites possibles. L'inexpiable nœud de toutes les valeurs. Tu es tout ceci à la fois, moi aussi et nous tous. Et le possible est le présent pur avant que le temps n'en fasse une chaîne.

Mais le bœuf meurt sur l'autel, égorgé, mais Cacus meurt sous la massue, évanoui, mais Hercule, au milieu des pâtres, va mourir, peut-être le roi le salue-t-il dieu pour sauver sa tête. Comme Remus ne l'a pas fait. Le bœuf n'est pas roi, le pâtre n'est pas dieu, mais tous peuvent être victimes. La victime est l'élément de substitution. L'élément neutre. L'élément blanc, celui qui peut porter chacune des valeurs.

La boîte noire est pleine d'éléments blancs.

Ainsi le mythe est algébrique.

J'usite blanc dans le sens qu'il prend dans les jeux et dans la lumière. Blanche est la somme des couleurs, elle se décompose par le spectre de l'arc-en-ciel. Ainsi le jeton blanc peut s'arrêter à toutes les valeurs. Tu es bête, pâtre, roi et dieu, tu es blanc ; tu es bon et mauvais, voleur et volé, assassin et assassiné, tu es blanc ; tu es victime, substitut ou substitué, tu es blanc.

Quand tu n'es pas blanc, une détermination apparaît, une marque ou un signe. La détermination est négative, si tu es roi, ici et maintenant, tu n'es pas bœuf, ni pâtre, ni héros. L'indétermination est positive. Le blanc, c'est l'indéterminé, le sous-déterminé limite, le tout du positif. Tu es blanc, oui, oui, oui, tu es tous les mondes possibles. Leibniz fait visiter les mondes possibles dans une pyramide, la pyramide est le feu, le feu, la lumière blanche.

Au commencement est la boîte noire, la méconnaissance, notre zéro d'information. Au commencement est le blanc, tous les mondes possibles. Au commencement est la victime, cette relation de substitution, et ce mort, entre nous.

Tite-Live est aux origines, il écrit, de la bonne main, le livre des fondations. Avant Rome est Albe morte, blanche vierge sacrifiée.

Laissons le troupeau paître l'herbe épaisse. Les bœufs vont et viennent, ils errent et divagent, nombreux. Le boustrophédon est sottement dualiste, les bons sont bons et les mauvais mauvais, ou bien, les mauvais sont les bons, et les bons sont mauvais. Dans ce cas simple et brut la philosophie, renard devant l'ancre, est critique, elle est juge ; ou elle est post-critique, c'est-à-dire militaire ou policière. Le prétoire et le combat requièrent deux parties. La philosophie du soupçon joue au détective. Les bœufs, allant dans l'herbe douce, laissent sous les sabots une courbe compliquée, toute pliée sur soi, comme une protéine, impliquée, dupliquée, repliquée, traversée, croisée, striée, mélangée, bariolée, tigrée, zébrée, damasée, moirée, chargée comme un écu ou comme un labyrinthe, multipliée. Devant une telle multiplicité, le renard policier ne nous sert guère, ni le soupçon, ni le duel.

Voici la multiplicité striée, voisine ici de l'Albula blanc, dédifférencié.

Une question, une inquiétude, un rêve : et si la boussole, vrai géométral, ou rose des vents, posée là, était, non seulement passive, mais active : si elle était un gouvernail ? Si la légende était une machine à recopier indéfiniment la légende ? Hercule tue Cacus, Romulus tue Remus... et Brutus tue César... cauchemar. Rêve : si la légende contenait une instance productive, une force herculéenne, une instance de replication, l'imprimante des sabots des bœufs, et une instance de contrôle, je veux dire le roi-écrivain, Evandre, qui juge qui est dieu et qui est assassin ? Si la légende était une machine à

géométral indexant automatiquement toute l'histoire à suivre ? Et si toute l'histoire, mécaniquement, follement, répétait la légende, légèrement inclinée dans un sens? Je rêve, bien sûr, je ne fais que rêver. Si cette horreur abominable, ce fleuve long de sang et de larmes, avait été programmée, au milieu du cartouche, dans cet atroce automate autoreproducteur ? Et si j'étais, au contraire, lucide, et si c'était cela, notre cauchemar? Et si c'était cela, notre illusion d'histoire ? Et si nous avions – Noël ! – la liberté de recalculer le gouvernail, de changer de cap, sur la rose de légende, si nous pouvions récrire un programme, un autre temps dans un tout autre sens, renaissance ?